L'*ekphrasis* au secours du sens commun : analyse d'un défi testimonial

Emmanuelle Danblon

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rhetorique/1209>
DOI : 10.4000/rhetorique.1209
ISSN : 2270-6909

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

ISBN : 978-2-37747-325-0

Référence électronique

Emmanuelle Danblon, « L'*ekphrasis* au secours du sens commun : analyse d'un défi testimonial », *Exercices de rhétorique* [En ligne], 17 | 2021, mis en ligne le 25 novembre 2021, consulté le 29 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/1209> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhetorique.1209>

Ce document a été généré automatiquement le 29 novembre 2021.

Les contenus de la revue *Exercices de rhétorique* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

L'ekphrasis au secours du sens commun : analyse d'un défi testimonial

Emmanuelle Danblon

Introduction

- 1 L'*ekphrasis* est répertoriée dans la littérature comme une description vivante destinée à placer sous les yeux de l'auditoire une réalité absente pour en figurer la présence. A peu près disparue aujourd'hui de l'éducation classique, elle doit sa notoriété à la formation antique, à l'origine classée parmi les exercices préparatoires de rhétorique, les *progymnasmata*¹. Au cours des siècles, comme bien d'autres exercices de rhétorique, elle a été cantonnée au domaine de l'esthétique, ses fonctions spécifiques étant parfois confondues avec d'autres figures telles que l'hypotypose ou même la simple description.
- 2 Le propos de cet article est double. Il s'agira d'abord, de repérer dans un témoignage contemporain le rôle spontané de l'*ekphrasis* comparée à la figure technique telle qu'elle était enseignée dans l'Antiquité. Il conviendra ensuite de se pencher à nouveau sur les fonctions de cette figure comme venant au secours d'une difficulté à partager une réalité invraisemblable ou du moins rétive *a priori* à toute représentation². Les archives de témoignages oraux des rescapés de la Shoah présente un intérêt particulier pour illustrer ce défi de dire l'ineffable. Dans de tels contextes, en effet, les témoins sont systématiquement placés face au défi de l'effabilité des représentations. Ils trouvent spontanément des ressources dans la rhétorique pour relever ce défi. Une rhétorique non technique mais qui partage les traits essentiels de ce qui fut pensé et enseigné dans l'Antiquité. Par ce retour à une rhétorique naturelle, cet article plaide pour une redécouverte de telles ressources pour la raison humaine. Il y va pourtant d'une meilleure compréhension d'une épistémologie de la rhétorique qui nous conduira à faire un détour par l'écriture de l'histoire.

Les témoignages des rescapés de la Fondation Auschwitz de Bruxelles

- 3 Plusieurs travaux ont été menés à l'Université Libre de Bruxelles à partir d'enregistrements effectués dans les années 1990 pour confier à la mémoire commune les événements que les survivants des camps d'extermination ont pu traverser³.
- 4 Il faut pourtant bien préciser que l'enregistrement de ces témoignages n'avaient pas pour but de contribuer à l'établissement de la vérité judiciaire ou historique (le droit et l'histoire s'en sont chargés de leur côté) mais plutôt de contribuer à la construction d'un récit partageable par la communauté⁴. Les historiens parlent généralement à ce sujet de « mémoire orale ». Le champ de recherche est devenu très fertile depuis quelques années, donnant lieu à une nouvelle discipline où la question de la « mémoire » est discutée en tant que telle parmi les historiens⁵. D'autres terrains d'expertise sont parfois invités au débat, en particulier, la sociologie et la psychologie sociale, mais il est rare que la rhétorique y participe en tant que discipline. J'espère que cet article pourra contribuer en partie à combler cette lacune.

Carlo Ginzburg : de l'histoire à la rhétorique

- 5 L'œuvre de l'historien Carlo Ginzburg offre une réflexion intéressante pour notre propos. En retournant aux « racines d'un paradigme indiciaire⁶ », il propose un éclairage historique et épistémologique sur ce que signifie exactement la description d'un événement. L'auteur s'intéresse de près à l'attention portée aux micro-détails, et, partant, à la sagacité de celui qui doit en fournir ensuite une représentation. En comparant les métiers d'historien de l'art, de médecin, de psychanalyste mais aussi de détective, de chasseur-cueilleur et de devin, il plaide pour un dépassement entre l'opposition entre rationalisme et irrationalisme dont le 19^e siècle triomphant nous a fait les héritiers. De façon audacieuse, il propose de considérer le caractère rationnel de ce qu'il nomme une « intuition basse » (1989 : 180), fonction cognitive que nous partagerions, selon lui, avec d'autres membres du règne animal. Une intuition grâce à laquelle nous exerçons un flair et une sagacité qui nous rend capables d'interpréter le réel à partir de micro-détails.
- 6 Plus tard⁷, le créateur de la micro-histoire offre une réflexion sur l'évolution du rapport à la représentation à travers les mots, les rites, les images. Il n'est pas encore intéressé directement par la rhétorique mais, comme on peut le pressentir dans les lignes qui suivent, nous n'en sommes plus très éloignés :

Ouvrons maintenant le *Petit Robert*. L'article « représentation » est divisé en deux rubriques : la première commence par : « action de mettre devant les yeux ou devant l'esprit de quelqu'un », définition suivie par une liste de significations particulières comme, par exemple « le fait de rendre sensible (un objet absent ou un concept) au moyen d'une image, d'une figure, d'un signe, etc. » (1991 : 1220)

Dans l'intérêt que porte Ginzburg à la définition de la représentation, plusieurs traits sont spécifiques à l'*ekphrasis*, à laquelle il consacra quelques lignes bien des années plus tard⁸. Quoi qu'il en soit, dans la conception que l'historien se fait de la représentation, apparaît l'idée de « mettre sous les yeux une réalité absente » en la « rendant sensible », pourquoi pas, par « une figure ». Les éléments de l'*ekphrasis* sont

rassemblés, la figure est sur le point d'être (re)découverte. S'ensuit une longue discussion des grandeurs et misères de l'effet que produisent ces représentations sur les esprits (surtout lorsqu'il s'agit de représenter les morts), où l'on voit apparaître la tension toujours vive entre la présentation objective des faits par l'historien et sa capacité à donner à son lecteur une « idée réaliste » de la réalité absente. En somme, dans la réflexion épistémologique de l'historien, la figure est une ressource à exploiter ou un problème à résoudre mais, pour autant, elle n'est jamais absente : elle est incontournable.

- 7 A partir de 2003, Carlo Ginzburg entre de plain-pied dans une réflexion sur les liens entre rhétorique et histoire⁹. Il y remarque que le *rhetorical turn* des années 1970 a surtout fait la part belle à une lecture relativiste de la conception nietzschéenne de la rhétorique, donnant parfois à certains auteurs une occasion de diluer la réalité historique dans un flou inquiétant. Une telle motivation chez certains auteurs se justifie au nom d'un relativisme épistémologique qui a donné naissance au courant postmoderne que Ginzburg combat explicitement. Il vise surtout l'écrivain Paul De Man dont certains écrits antisémites au cours de la deuxième guerre mondiale étaient difficiles à assumer par la suite, d'où l'adhésion de ce dernier à une position relativiste « bienvenue » :

Si une idée apparemment abstraite comme celle du caractère antiréférentiel de la rhétorique a pu se charger d'événements affectifs aux yeux de certains, c'est parce qu'elle offrait (ou semblait offrir) la possibilité de tenir à distance un passé insupportable. Sarah Kofman, qui avait publié au début des années 1970 un livre plein de ferveur sur Nietzsche et la métaphore, s'est suicidée vingt ans plus tard, après avoir raconté son enfance de petite fille juive persécutée : dans son cas, la revanche de la réalité aura été littéralement meurtrière et non pas, comme pour Paul De Man, métaphorique et paisiblement posthume. (2003 : 28)

On voit, à travers ces deux exemples que tout oppose, que la conception que l'on se donne de la rhétorique et, en particulier, de l'usage des figures, n'est pas uniquement une question de style. Elle peut trouver sa source ou avoir des conséquences sur la psychologie des auteurs et sur leur parcours de vie. Voilà pourquoi Ginzburg renvoie dos-à-dos les courants sceptiques et positivistes dans le rôle qu'il font jouer à la rhétorique dans l'écriture de l'histoire.

- 8 Ce n'est qu'un peu plus tard encore¹⁰ que Ginzburg s'est penché spécifiquement sur la figure de l'*ekphrasis*. S'intéressant à nouveau à l'écriture de l'histoire, et en particulier à la réflexion que l'on doit à Polybe¹¹, il consacre une réflexion à l'*ekphrasis* et à l'effet visé par la figure : l'*enargeia*, cet effet de présence¹². Il note d'ailleurs que la figure, par l'effet d'évidence qu'elle produit, n'est pas sans rappeler les preuves extra-techniques d'Aristote parmi lesquelles se trouvent les témoignages et les aveux. Notons en outre qu'un grand nombre d'exemples utilisés dans les manuels pour illustrer l'*ekphrasis* sont tirés des historiens et proviennent donc d'auteurs antérieurs à la théorisation du procédé¹³.

- 9 Ginzburg conclut en ces termes :

Mais si on se met à inventer (*effigantur*) des discours et des comportements vraisemblables et appropriés¹⁴, comme le fait Thucydide, on voit clairement que la rhétorique est la mère de l'histoire. (2010 : 40)

Finalement, l'évolution de la pensée de l'inventeur du paradigme indiciaire sur les liens entre rhétorique et histoire en vient à inverser la vision que bien des historiens ont eu à propos du rôle du langage au cours des siècles. Dans un spectaculaire mouvement d'inversion, d'une cerise tolérée sur le gâteau des faits positifs, la rhétorique devient la

condition même de toute possibilité de représenter le réel de l'histoire. Le débat entre historiens est loin d'être clos. Mais comment la rhétorique en tant que discipline peut-elle contribuer à la réflexion commune ?

La rhétorique et l'exercice du regard

- 10 L'historien attentif à l'écriture de l'histoire prendra au sérieux le rôle qu'y joue nécessairement la rhétorique¹⁵. De son côté, la rhétorique, en tant que discipline, s'intéressera aux ressources discursives et à leur fonction pour la vie publique. On peut d'ailleurs voir la répartition en genres de la rhétorique sous cet angle : quelles ressources sont utilisées de façon adaptée pour remplir une fonction spécifique pour la communauté ? Plus précisément, le témoignage peut être utilisé dans un procès pour établir la vérité des faits, de même qu'il peut apparaître dans une délibération pour fournir à la communauté un exemple utile à la décision. Il peut finalement apparaître dans le genre épideictique pour offrir un modèle qui incarnera un sens collectif et donner ainsi un sens commun au passé et à l'avenir. C'est d'ailleurs ce qu'observe l'historien Jan Assmann à propos de ce qu'il appelle la mémoire « culturelle » : lorsque la mémoire « communicationnelle » s'efface avec la disparition des témoins vivants, c'est alors la mémoire culturelle qui prend le relai, celle-ci est alors nécessairement confrontée à la question de son écriture¹⁶.
- 11 Le témoignage qui va nous occuper dans les lignes qui suivent, on l'a dit, occupe le champ de la mémoire collective. Il ne répond donc à aucune visée judiciaire ni délibérative. On le rapprochera ainsi, en première analyse, des visées épideictiques. Le projet d'enregistrement des témoignages de la Fondation Auschwitz de Bruxelles constitue un réservoir, une matrice qui devrait permettre à la communauté de relever le défi du passage de la mémoire « communicationnelle » à la mémoire « culturelle » aux visées épideictiques. Les ressources du genre épideictique, on le sait, utilisent le matériau poétique pour aider à construire de la vraisemblance, c'est-à-dire une représentation du réel qui correspond à l'idée que chacun peut se faire d'une portion du réel. Pour construire la vraisemblance, l'*ekphrasis*, par l'effet d'évidence sensible qu'elle vise à produire, est une ressource de premier choix. Selon l'hypothèse avancée ici, la figure utilisée spontanément par un témoin ou par un orateur expérimenté peut poursuivre une même visée et produire les mêmes effets.
- 12 Or comme le soutient Francis Goyet, la rhétorique est avant tout une question de regard¹⁷. Dans sa réflexion aussi érudite que sensible, l'auteur fait entrer le lecteur dans un exercice du regard qui fait passer le « témoin » (du réel ou du texte), d'une capacité à observer les micro-détails (les *omnia*) à la portée générale de l'événement (le *totum*). L'*ekphrasis* comme figure privilégiée de l'exercice du regard se trouverait mise au service d'un va-et-vient entre la perception des *omnia* et celle du *totum*. La portée d'un événement ne peut être comprise que par la capacité (la sagacité que visait Ginzburg) à interpréter correctement les indices à partir de traces, de détails parfois ténus pour en (re)découvrir une réalité absente, une réalité plus profonde, une réalité difficilement perceptible, celle qui aidera à construire la vraisemblance. L'*ekphrasis* place le lecteur en situation de témoin oculaire « comme si » la réalité évoquée par la figure se présentait directement devant lui : elle l'invite à faire de l'abduction, cette inférence à forte coloration heuristique que Ginzburg explore en redécouvrant le « paradigme indiciaire ». L'effort du témoin, simple citoyen ou orateur maîtrisant la technique, est

toujours de réussir ce tour de force : faire accéder l'auditoire au *totum* en l'invitant à interpréter les indices rhétoriques qu'il a sous les yeux : les *omnia*¹⁸.

13 Pourtant, Goyet avertit :

Voir le tout, ce n'est pas évident ; ce n'est pas tout le temps ; enfin, ce n'est pas donné à tout le monde. (2017 : 59)

« Ce n'est pas évident » : l'auteur nous invite à jouer avec le paradoxe de l'évidence, *evidentia*, qui, précisément, demande une grande maîtrise rhétorique. Or précisément, l'*evidentia* n'est « pas évidente » comme le dit le langage courant : elle demande le savoir-faire de l'orateur chevronné autant qu'un défi de taille pour le simple témoin. « Ce n'est pas tout le temps » : chacun de nous a parfois des réticences à percevoir la portée réelle d'un événement, en particulier lorsque celui-ci met au défi notre vision du monde, notre besoin de vraisemblance (cette idée que nous avons de ce que le monde *devrait* être). Ainsi, lorsque le défi du réel est trop pesant, nous sommes parfois tentés de fermer les yeux pour ne pas avoir à l'interpréter. « Enfin, ce n'est pas donné à tout le monde » : nous ne sommes pas égaux face à l'épreuve de la vraisemblance. Comme toutes les capacités cognitives, comme toutes les facultés, la sagacité qui nous permet d'interpréter correctement les indices est « inégalement distribuée » selon la formule d'Aristote. Ces trois limites, ces trois avertissements sur notre capacité à voir le tout, vont être au centre de la réflexion qui suit. Je propose de les illustrer par un cas emblématique qui résume à lui seul le défi auquel se trouve confronté tout témoin d'une réalité rétive à la représentation.

L'intuition de Dwight Eisenhower

14 Le 12 avril 1945, le Général Dwight Eisenhower, accompagné du Général Patton, visite le camp d'Ohrdruf, commando de Büchenwald, libéré quelques jours plus tôt.

15 Dans une lettre adressée au Général George Marshall, il écrit :

Les choses que j'ai vues défient la description (« *beggar description* »). En visitant le camp, j'ai rencontré trois hommes qui avaient été détenus et qui, par l'une ou l'autre ruse, avaient réussi à s'échapper. Je les ai interrogés par l'intermédiaire d'un interprète. Les preuves visuelles et les témoignages verbaux de famine, de cruauté et de bestialité étaient si accablants qu'ils m'ont rendu un peu malade. Dans une pièce, où étaient entassés vingt ou trente hommes nus, tués par la famine, George Patton ne voulait même pas entrer. Il a dit qu'il tomberait malade s'il le faisait. J'ai fait cette visite délibérément, afin d'être en mesure de donner des preuves de première main de ces choses si jamais, à l'avenir, il se développe une tendance à considérer ces allégations comme une simple « propagande »¹⁹.

Le récit du Général Eisenhower me paraît évoquer l'ensemble des fonctions qui restent souvent indéterminées lorsqu'on parle de témoignage mémoriel. De façon remarquable, la première formule du militaire américain fait spontanément allusion à la fonction centrale de l'*ekphrasis* dans le témoignage qui va suivre : « Les choses que j'ai vues défient la description ». Notons en outre que le terme « *beggar* » utilisé ici dans sa forme verbale évoque l'idée de « pauvreté », de « mendicité ». Une image féconde qui transforme le défi du témoin en un appel, une demande, dont on craint qu'elle ne soit jamais assouvie : le réel appauvrit la description. Il y a ensuite l'évocation du caractère insoutenable de la réalité mise sous les yeux au point qu'elle peut rendre malade (« voir le tout, ce n'est pas évident »). Au-delà du caractère physiquement insupportable de la vision des corps des survivants, on imagine une possible intolérance à la vraisemblance, à la vision du monde que chacun partage²⁰. Enfin, la dernière intuition du Général

Eisenhower, conséquence directe, peut-être du défi, à la vraisemblance, touche à l'idée que certaines réalités trop rétives à la transmission, pourraient peut-être faire l'objet de réactions de déni voire de négationnisme, évoquée ici sous l'étiquette de « propagande ». On trouve ici les trois étapes qui vont retenir notre attention dans la suite de cet article : le défi à la description, l'épreuve de la vraisemblance, l'épreuve, finalement, du réel lui-même. La tentation humaine mais tragique de répondre à la question « Que s'est-il passé ? » par la réponse « Rien » se comprend dans cette perspective comme un défi lancé à notre capacité à regarder le réel en face²¹.

- 16 Dans l'analyse qui suit, nous verrons comment le témoin construit sa propre stratégie pour répondre le mieux possible à la fonction mémorielle qu'il est invité à remplir. Ou comment le rapport minutieux de certains événements vécus peut déboucher sur un message à caractère éthique.

Extrait du témoignage de Maryla Dyamant²²

- 17 Avant d'entrer dans le détail de l'analyse, il convient d'apporter quelques précisions quant au format des enregistrements effectués par la Fondation Auschwitz. Ils sont tous découpés en trois moments de la vie du témoin : la vie avant la déportation, le vécu de la déportation, le retour de déportation. Bien des épisodes sont communs à tous les témoins (l'arrivée au camp, la faim, la solidarité, la vie au camp, la maladie, les massacres, etc.). Ces épisodes ont certainement contribué à nourrir une mémoire collective telle qu'elle nous a été transmise, en particulier, les chambres à gaz et les fours crématoires. D'autres épisodes sont des récits individuels rapportés par un témoin particulier. C'est l'un de ces épisodes qui sera analysé ici. Les micro-récits individuels, de par leur caractère singulier, placent particulièrement le témoin face au défi de la vraisemblance. En outre, ce dernier est conduit, tout en rapportant l'événement, à construire un *ethos* individuel dans lequel les notions de choix préférentiel et de Fortune Morale²³ jouent un rôle essentiel dans la construction de la vraisemblance.

- 18 Entrons à présent dans le détail de l'extrait choisi :

- 1 Mais ce dernier camp, c'était une fabrique de morts.
- 2 La cheminée, jour et nuit, ça fumait.
- 3 Et on gazait des juifs hongrois.
- 4 Je travaillais la nuit. Moi, je faisais seulement... Hommes, femmes, enfants.
- 5 Heu, les vêtements.
- 6 Et un jour, pendant la journée, je me promenais comme ça.
- 7 Et j'ai vu de loin notre commandant.
- 8 Ce commandant s'appelait Hauptscharführer Otto Hahn.
- 9 Il n'était pas mauvais. Il nous frappait pas.
- 10 Et j'ai vu que dans ce coin, il se passe quelque chose.
- 11 Je me suis approchée et j'ai vu que tous les SS, avec notre commandant, portent des moustiquaires.
- 12 Je me dis : « Est-ce qu'il y a des abeilles ici ou quoi ? ».
- 13 Je me suis cachée dans le buisson.
- 14 Et ces SS brûlaient les enfants vivantes²⁴.
- 15 Ils étaient courts en gaz, après, j'ai appris...
- 16 Des enfants qui criaient, pleuraient.
- 17 Et on jetait dans le fossé.
- 18 Et on allumait ça.
- 19 Comment on peut vivre après ça ?

20 Moi, je vis.

21 Et ça, c'était soi-disant un bon commandant.

- 19 Voici le même texte, dans une transcription fine de l'oral²⁵ :

mais ce dernier CAMP (2) c'était (.) une faBRIque (.) de morts (.)
la cheminée (.) jours et nuits (.) ça fumait (.) et on gazait des juifs hongrois (.)
je travaillais la nuit (.) moi je faisais seul'ment (geste pantomimique)
hommes(.)femmes(.)enfants (.)
heu les vêtements (.)
et un jour pendant la journée (.) je me promenais comme ça (.) et j'ai vu de loin: (.)
notre commandant (.)
de ce commando (.) qui s'appelait hauptscharfuhrer otto hahn (.) il n'était pas
mauvais (.) il nous
frappait pas (.)
et j'ai vu que dans ce COIN (.) il se passe quelque chose (.)
je me suis approchée (.) et j'ai vu (.)que tous les ss (.) AVEC (.)notre commandant (.)
portent des
moustiquaires (.) je me dis est-ce qu'il y a des aBEIlles ici ou quoi (.)
je me suis cachée dans le buisson (.)
et ces SS (.) brûlaient (.) les enfants vivantes (.)
ils étaient court en gaz (.) après (.)j'ai appris (.)
des enfants qui- criaient (.)pleuraient (.) on jetait dans le fossé (.) et on allumait ça
(8)
comment on peut vivre après ça (4)
moi je vis (10)
et ça c'était soi-disant (.) un BON (.) commandant (6)

Le récit de Maryla Dyamant (désormais MD) peut se décomposer en trois parties : la mise en contexte ou l'introduction (lignes 1 à 5), le récit de l'événement (l. 6 à 18), la conclusion ou la « morale » du récit (l. 19 à 21). Comme on va le voir, l'*ekphrasis* se trouve enchâssée au cœur du récit au cours duquel on va observer une transformation profonde de l'*ethos* du témoin.

La mise en contexte du récit (l. 1 à 5)

- 20 La première partie du récit permet au témoin de préparer son auditoire à recevoir la description d'une scène d'une violence inouïe, ce qu'évoque la formule « une fabrique de morts » (le dernier mot de la formule étant prononcé avec intensité). Pour illustrer ce qualificatif, le témoin (re)place son auditoire dans une réalité supposée déjà connue de lui : l'extermination de masse par le gazage des déportés et les fours crématoires. Cette réalité est davantage évoquée que décrite. La formule allusive : « La cheminée, jour et nuit, ça fumait » n'est compréhensible que pour un auditoire déjà averti des pratiques d'extermination nazies²⁶. Les lignes 4 et 5 introduisent le témoin dans la scène par une ellipse : MD travaille la nuit et est chargée de trier les vêtements à la sortie des chambres à gaz. L'adverbe « seulement » évoque l'idée que le témoin n'était pas en première ligne par rapport à d'autres déportés plus directement concernés par les scènes de violence.

La péripétie (l. 6 à 9)

- 21 Le décor étant planté, le témoin entame le récit proprement dit d'une façon on ne peut plus classique (« Et un jour, pendant la journée, je me promenais comme ça »). On notera que dans cette partie du récit, le témoin utilise un ton plutôt enjoué en

construisant un *ethos* de témoin oculaire : « et j'ai vu de loin notre commandant ». En désignant le commandant, le témoin place sa main sur sa poitrine en signe d'appartenance. Elle tient à souligner une « bonne » relation avec le commandant : « il n'était pas mauvais, il nous frappait pas ».

L'énigme (l. 10 à 13)

- 22 A la ligne 10, la scène à décrire est introduite, elle aussi, par une formule générique : « et j'ai vu que dans ce coin, il se passe quelque chose ». On comprend que ce « quelque chose » est le *totum* que le témoin va entreprendre de rapporter devant la caméra. MD nous invite à entrer avec elle dans la scène par un indice : « et j'ai vu que tous les SS, avec notre commandant, portent des moustiquaires ». Suit alors l'énoncé d'une énigme que le témoin se pose à elle-même : « Est-ce qu'il y a des abeilles ici ou quoi ? ». La voix de MD devant la caméra est celle du témoin d'alors, celle qui n'a pas encore interprété la scène : celle qui n'a pas encore vu « le tout ». De façon remarquable, elle construit à ce moment-là du récit, un *ethos* de curiosité presque enfantine. L'énigme invite à une abduction que chacun de nous peut faire : nous établissons spontanément un lien entre le port de moustiquaires et la présence d'abeilles. En outre, les abeilles évoquent une symbolique positive (le miel, la civilisation, mais aussi la sagesse, le travail bien fait, la spiritualité). L'énigme permet alors à MD d'instaurer, par contraste avec ce qui suit, un décalage total entre l'image vraisemblable des moustiquaires et des abeilles, d'une part, et la brutalité de la scène qui va suivre, d'autre part.

L'ekphrasis (l. 14 à 18)

- 23 L'*ekphrasis* qui décrit une scène de violence archaïque (brûler des enfants vivants²⁷) est ainsi enchâssée dans le reste du récit. Les ressources linguistiques utilisées pour la description sont à la fois visuelles et auditives. Elles sont renforcées par l'usage de l'imparfait, son aspect fréquentatif qui marque la répétition, la rapidité, le chaos. L'usage du démonstratif « ça » accompagné de gestes qui miment la scène renforce le caractère invraisemblable de la scène : les micro-détails apparaissent sous les yeux de l'auditeur pour créer un effet d'*enargeia* : nous sommes entraînés au cœur de la scène avec le témoin. Les SS ne sont plus personnalisés mais désignés par le pronom « on ». Protagonistes principaux, ils deviennent des entités abstraites.

La morale du récit (l. 19 à 21)

- 24 La fin de l'*ekphrasis* est marquée par un silence de 8 secondes. Le témoin a changé d'*ethos*. Elle semble n'être plus ni là-bas, ni ici. Son visage marque une grande affliction, elle ferme les yeux, son visage entre ses mains. Elle pose alors une question à portée éthique : « Comment on peut vivre après ça ? ». Encore 4 secondes de silence avant la sentence finale : « Moi je vis ». La sentence est suivie d'un long silence de 10 secondes. Le regard du témoin revient devant la caméra pour conclure : « Et ça c'était soi-disant un bon commandant », suivi encore de 6 secondes de silence. Elle est revenue dans l'ici et maintenant pour énoncer un jugement sur « son » commandant. Ainsi, la morale qui s'impose au témoin est sans appel. Un tel événement ne peut s'inscrire dans le monde commun. Le fait d'en avoir été témoin aurait dû avoir raison d'elle. Le message qui

passé met au défi le cœur des fonctions épidiectiques : celui qui a assisté à une telle scène est sorti du monde commun.

Conclusion

- 25 Au terme de ce développement, j'espère avoir contribué à inverser un regard trop souvent répandu sur la fonction et le statut des figures en rhétorique. L'analyse de l'usage d'une *ekphrasis* spontanée pour dire l'in vraisemblable a montré, par ce cas extrême, que l'usage des figures apparaît comme le levier qui vient au secours des plus graves défis qui peuvent se présenter à l'humanité : représenter le réel dans toute sa complexité, dans toute sa violence, dans tout ce qu'il peut présenter à l'occasion d'inconvenant, de choquant, de révoltant, en un mot : d'in vraisemblable²⁸.
- 26 Si nous voulons aujourd'hui relever ce défi à nouveau frais, il nous faudra peut-être trouver en nous un courage comparable à celui de Maryla Dyamant. Le témoin qui aurait dû être sidérée devant la scène qu'elle rapporte en la figurant sous nos yeux a trouvé la ressource de l'*ekphrasis* pour partager avec nous une fonction vitale de la rhétorique : réunir la communauté humaine au sein d'un monde commun après sa déshumanisation.

NOTES

1. Voir R. Romagnino, *Théories de l'ekphrasis entre Antiquité et première modernité*, Paris, Classiques Garnier, 2019 ; D. P. Fowler, « Narrate and describe : the problem of *ekphrasis* », *The Journal of Roman Studies* 81, 1991, p. 25-35 ; voir aussi J. Dainville, ce volume ; B. Sans, ce volume.
2. Voir aussi L. Donckier de Donceel, ce volume.
3. Voir en particulier, B. Pirlot, *De l'appartenance générique à la dynamique de l'échange. Une analyse linguistique de témoignages recueillis par la Fondation Auschwitz*, thèse présentée à l'Université Libre de Bruxelles sous la direction de Marc Dominicy et de Jean-Philippe Schreiber, année académique 2006-2007.
4. Voir, là aussi, L. Donckier de Donceel, ce volume.
5. Voir par exemple J. Booth, *Communities of memory on witness, identity, and justice*, Ithaca/London, Cornell University Press, 2006.
6. C. Ginzburg, *Mythe, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, Paris, Flammarion, 1989.
7. C. Ginzburg, « Représentation : le mot, l'idée, la chose », *Pratiques de la représentation, Annales* 46-6, 1991, p. 1219-1234.
8. Voir B. Sans, ce volume.
9. C. Ginzburg, *Rapports de force. Histoire, rhétorique, preuve*, Paris, Gallimard – Seuil, Hautes Études, 2003.
10. C. Ginzburg, *Le fil et les traces*, Paris, Verdier, 2010.
11. Voir aussi B. Sans, *Narratio probabilis : lectures rhétoriques comparées de Polybe et Tite-Live*, Louvain, Langues Classiques & Orientales, 2022, à paraître ; A. Feldherr, « The Challenge of Historiographic Enargeia and the Battle of Lake Trasimene », dans B. Reitz-Joose, M. W. Makins et

C. J. Mackie (éd.), *Landscapes of War in Greek and Roman Literature*, Londres-New York, Bloomsbury Academic, 2021, p. 62-88.

12. Sur tout ceci, voir C. Lévy et L. Pernot (éd.), *Dire l'évidence*, Paris, L'Harmattan, 2000 ; R. Webb, « Ekphrasis, imagination and persuasion in Ancient Rhetorical Theory and Practice », *Rhetorica* 29.1, 2011, p. 113-115.

13. Voir les nombreux exemples cités par Benoît Sans, ce volume.

14. Je souligne les deux adjectifs. Comme on va le voir, ils sont au centre du défi testimonial qui sera analysé plus loin.

15. Voir en particulier V. Ferry, *Traité de rhétorique à usage des historiens*, Paris, Classiques Garnier, 2015.

16. J. Assmann, *La mémoire culturelle. Écriture, souvenir et imaginaire politique dans les civilisations antiques*, Paris, Aubier, 2010.

17. F. Goyet, *Le Regard rhétorique*, Paris, Classiques Garnier, 2017.

18. L. Donckier de Donceel observe les mêmes phénomènes dans un contexte testimonial différent (ce volume).

19. Voici le texte original : « *The things I saw beggar description. While I was touring the camp I encountered three men who had been inmates and by one ruse or another had made their escape. I interviewed them through an interpreter. The visual evidence and the verbal testimony of starvation, cruelty and bestiality were so overpowering as to leave me a bit sick. In one room, where they were piled up twenty or thirty naked men, killed by starvation, George Patton would not even enter. He said he would get sick if he did so. I made the visit deliberately, in order to be in position to give first-hand evidence of these things if ever, in the future, there develops a tendency to charge these allegations merely to "propaganda"* ». On trouvera un original de la lettre et une mise en contexte sous le lien suivant : <https://lettersofnote.com/2009/10/16/the-things-i-saw-beggar-description>.

20. La question de la vraisemblance est d'ailleurs au centre de l'analyse effectuée par Lucie Donckier de Donceel à propos d'un témoignage d'une rescapée du génocide des Tutsi du Rwanda (L. Donckier de Donceel, ce volume).

21. Le lecteur peut retrouver un cycle de conférences orale qui aborde l'ensemble de ces questions sous le lien suivant : <https://lesmatinsphi.be/enregistrements/> (E. Danblon, *La rhétorique comme exercice du regard. Les témoins, les prophètes ou comment se dit la clairvoyance ?* Cycle de conférence « les matins de la philosophie », septembre-décembre 2019).

22. Le témoignage est rangé sous la cote YAFA 087 Maryla Dyament.

23. Voir aussi E. Danblon, « Can Moral Luck be taught ?, A rhetorical tool and its political function », *Paradigmi* 36, 2018, p. 519-539 (<https://www.rivisteweb.it/doi/10.30460/91905>).

24. Le témoin dit bien « vivantes ».

25. La transcription fine a été réalisée par Barbara Pirlot. Les lettres en majuscule indiquent une augmentation de la fréquence (voix plus forte). Les points entre parenthèses marquent une pause d'une seconde, les chiffres entre parenthèses marquent le nombre de secondes de pause de silence laissées par le témoin.

26. Sans certitude, l'allusion au gazage des juifs hongrois peut être interprétée comme un élément de la description contribuant à marquer la grande violence de l'épisode, les juifs hongrois ayant particulièrement souffert de l'hitlérisme avant la déportation.

27. Faut-il rappeler que « brûlé tout entier » est le sens premier du terme « holocauste » ?

28. Sans surprise, Lucie Donckier de Donceel parvient à une conclusion parfaitement cohérente avec celle-ci dans un contexte testimonial à la fois comparable et différent.

AUTEUR

EMMANUELLE DANBLON

Université libre de Bruxelles